Document generated on 06/01/2025 3:06 a.m.

**Ciné-Bulles**

# Comédies québécoises
## Des hauts et des bas

Denyse Therrien

Volume 16, Number 1, Spring 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/852ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Therrien, D. (1997). Comédies québécoises : des hauts et des bas. *Ciné-Bulles*, *16*(1), 38–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Des hauts et des bas

par Denyse Therrien

Han Masson dans ***la Vengeance de la femme en noir*** de Roger Cantin

### La démesure d'une vengeance

Au sortir de **la Vengeance de la femme en noir**, on s'interroge sur l'âge de ce cinéaste qui a ourdi pareilles histoire et mise en scène. La chose semble entendue: Roger Cantin ne vieillira probablement jamais et c'est tant mieux pour nous! Ce cinéaste, qui a réalisé de nombreux courts métrages et débuté du côté du long en signant, avec Danyèle Patenaude, le scénario de **la Guerre des tuques** (1984), a vite compris que chez presque tous les adultes se cachent un enfant toujours prêt à oublier les tracas de la vie, toujours en quête de fantaisie. Voilà pourquoi Cantin le scénariste et Cantin le metteur en scène leur offrent une bonne tranche de loufoquerie, plus grande encore que celle qu'ils avaient espérée, même dans leurs rêves les plus fous. Pourtant, le scénariste-réalisateur dose habilement la démesure de façon à ne jamais nous lasser.

Roger Cantin a bien saisi les mécanismes du rire qu'il manie avec intelligence dans **la Vengeance de la femme en noir** où les effets de surprise sont amenés avec un art consommé du *timing*. Nous connaissions déjà certains de ses personnages, esquissés précédemment dans **l'Assassin jouait du trombone**: Marleau (Germain Houde) et Elkin (Marc Labrèche), l'inspecteur Grasselli (Raymond Bouchard) et Paul Leboeuf (Normand Lévesque), devenu capitaine, les deux voyous de pacotille, etc. Comme on peut le constater, chez Cantin, les deux font la paire. Il tire de chacun de ces duos une belle ironie qui teinte tout le film. Par exemple, le voyou philosophe fait office de juge face à l'épaisseur d'esprit de son comparse, alors que la cupidité de Grasselli met mieux en lumière la naïveté de Lebœuf. Quant à Elkin et Marleau, il s'agit ni plus ni moins d'une version toute québécoise de Dr. Jekyll et Mr. Hyde.

Pour chacun des personnages, leurs travers sont grossis à la loupe, mais cela va bien au-delà de la caricature. Roger Cantin n'use pas seulement de certains clichés, il les fait littéralement exploser. On ne compte plus les policiers qui s'empiffrent de beignes, mais la gueule enfarinée que leur compose le cinéaste a de quoi surprendre. Ils affichent tous des airs de clowns avant même d'en avoir endossé les costumes. Jamais non plus, n'a-t-on vu des policiers vider leurs fusils avec autant de joie, se prenant pour les cow-boys de leur petite enfance.

Dans **la Vengeance de la femme en noir**, le réalisateur exploite habilement le potentiel comique du son. Tout est magnifié jusqu'à l'hilarité. Quelques scènes seraient dignes, à cet égard, de figurer dans une anthologie: l'écoute électronique — fil conducteur du comique sonore dans le film — et, bien sûr, la scène du cabaret où Paul Leboeuf, policier déguisé en clown, décide enfin de réaliser son rêve de toujours: chanter l'opéra!

Il y aurait encore beaucoup à dire sur **la Vengeance de la femme en noir**, qu'il faut voir dans une salle bondée pour que le plaisir soit encore plus grand. Comédie sans autre prétention que de déclencher le rire, **la Vengeance de la femme en noir** égratigne tout de même au passage quelques institutions et quelques principes moraux, ajoutant ainsi une certaine finesse à une série de gags bien ficelés et à des situations complètement burlesques. Et l'on trouve avec bonheur quelques clins d'œil s'adressant aux cinéphiles.

En somme, Roger Cantin revisite les personnages et quelques filons de **l'Assassin jouait du trombone**, un peu comme s'il reprenait les aventures des personnages d'une bande dessinée. Elkin, l'informaticien fou, nous avait prévenu, à la fin du précédent film, qu'il n'avait pas dit son dernier mot. Dans **la Vengeance de la femme en noir**, il est plus démoniaque

***La Vengeance de la femme en noir***

*35 mm / coul. / 109 min / 1997 / fict. / Québec*

***Réal. et scén.**: Roger Cantin*
***Image**: Alain Dostie*
***Son**: Serge Beauchemin*
***Mont.**: Richard Comeau*
***Mus.**: Milan Kymlicka*
***Dir. art.**: Vianney Gauthier*
***Prod.**: Franco Battista et Élisabeth-Ann Gimber*
***Dist.**: Coscient/Astral Dist.*
***Int.**: Germain Houde, Marc Labrèche, Raymond Bouchard, Normand Lévesque, Julie Saint-Pierre, Anaïs Goulet-Robitaille, France Castel, Han Masson*

que jamais, alors que Marleau, l'éternel perdant, ne semble pas trop savoir où il en est et sert de proie facile aussi bien à l'inspecteur Grasselli — obsédé par une promotion qu'il n'arrive pas à obtenir — qu'à Elkin, un manipulateur qui n'aime pas les naïfs.

Bref, Roger Cantin nous sert ici un plat de choix, une excellente comédie. La fin du film laisse entendre que l'histoire est à suivre, et ce, pour le plus grand bonheur des amateurs. Devrons-nous attendre encore six ans avant de découvrir la suite des nouvelles mésaventures de Marleau?

**J'en suis: vraiment?**

Quelle triste vie que celle qui nous oblige à nous abaisser à nier ce que nous sommes véritablement. Quel drame si, d'aventure, cela force un homme à remettre en question sa virilité. Dur dur d'être hétérosexuel de nos jours. C'est du moins l'impression que nous donne la nouvelle comédie de Claude Fournier, **J'en suis**.

On peut comprendre que les homosexuels se soient reconnus dans ce film du réalisateur de **Deux femmes en or** et **les Chiens chauds**. Mais les autres: les femmes, les mères, les psychiatres, les Noirs? Toutes ces bonnes gens très ordinaires qui y sont dépeints de façon tellement grossière?

Cette comédie de situation est trop et pas assez: trop «gentille» pour être une satire — qui exige une vraie connaissance du milieu dont on veut se moquer — et pas assez fantaisiste et éclatée pour nous transporter. Dominique (Roy Dupuis), un homme «moderne», *straight*, qui a oublié de grandir et prend la vie pour un conte de fées, peut-il être mariée à autre «chose» qu'à une belle poupée pas très futée? Les Québécois pourraient-ils aujourd'hui ne pas recourir aux services des Français pour décorer la maison de notre premier ministre? Une grande décoratrice française peut-elle ressembler à autre chose qu'à une Barbie de luxe? Probablement, mais pas dans l'univers de Claude Fournier. Choisir Arielle Domsbale pour interpréter (?) ce rôle, c'est opter pour la facilité. C'est d'ailleurs ce qui se dégage, du début à la fin, dans **J'en suis**: une impression de facilité, de paresse. De toute manière, pourquoi se casser la tête quand on a Roy Dupuis sous la main? Si Pierre (Patrick Huard) s'était présenté auprès du grand antiquaire De Beauregard (Albert Millaire), aurait-il eu sa chance? Pourtant, pour jouer les efféminés, Huard semble avoir beaucoup plus de talent que le beau Roy. Peut-être n'a-t-il pas à soigner démesurément son image de comédien *straight* comme peut le faire monsieur Dupuis.

Ma déception face à ce film pourrait s'étaler sur des pages et des pages, mais il y a mieux à faire. Aussi, contentons-nous de dire, pour soutenir la thèse de la facilité, qu'il ne fallait pas creuser loin pour rire de Drummondville ou encore changer le nom d'Hermès pour celui d'Herpès (quelle subtilité!). Quant à verser dans les stéréotypes et les clichés, autant frapper tout le monde: le chauffeur de taxi, un Noir, qui n'arrête pas de se tordre de rire devant l'assemblée de grandes folles au vernissage de la Sodoma (Sophie Faucher), fallait y penser. Le psychiatre plus dérangé que ses patients, c'est également très révolutionnaire. Malheureusement, ni la scène du lit d'eau chez Victor (Normand Lévesque) ni celle des ébats amoureux à la maison de campagne entre Huard et sa copine du moment ne me feront absoudre l'auteur. Reconnaissons qu'il y a un ou deux jeux de mots qui peuvent faire sourire, sans plus.

Il eût été vraiment étonnant qu'un film banal ne se termine pas dans la banalité. Quand on a fait gros, vaut mieux que la conclusion soit énorme. Et elle l'est, puisque l'on découvre que le ministre de la Culture du Québec *en est*. Y a-t-il quelqu'un dans ce «milieu» qui n'en soit pas? Si Claude Fournier sortait de chez lui, il se rendrait vite compte que des gais, il y en a dans tous les milieux, aussi bien dans les milieux financiers que dans les arts. S'il faisait preuve d'un peu de subtilité, il aurait pu poser la question de la double identité sexuelle chez tout un chacun. Faire une comédie, c'est traiter sur un mode léger de questions graves. Si Dominique a un tout petit doute sur sa propre identité, grâce à Dieu il retrouve sa libido toute hétéro à la fin du film; un véritable *happy end*... ■

***J'en suis***

*35 mm / coul. / 104 min / 1997 / fict. / Québec*

***Réal.**: Claude Fournier*
***Scén.**: Claude Fournier et Marie-Josée Raymond*
***Image**: Éric Cayla*
***Son**: Philippe Scultéty*
***Mus.**: Dan Bigras*
***Mont.**: Denis Papillon*
***Prod.**: Marie-Josée Raymond*
***Dist.**: Malofilm Distribution*
***Int.**: Roy Dupuis, Patrick Huard, Charlotte Laurier, Albert Millaire, Normand Lévesque, Guy Nadon, France Castel, Arielle Dombasle*

Patrick Huard et Roy Dupuis dans ***J'en suis*** de Claude Fournier (Photo: Attila Dory)